

JACQUES BOISSONNAS

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue de
Madame Hélène DERONNE,
Président de l'Académie.

Remerciements de
Monsieur Jacques BOISSONNAS
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Jean-Marie GRANIER

Vendredi 20 janvier 2012

L'ordre du jour appelle la réception de Monsieur Jacques Boissonnas, récemment élu membre non résidant pour occuper le fauteuil laissé vacant par Monsieur Jean-Marie Granier.

Madame le Président souhaite la bienvenue à Monsieur Jacques Boissonnas en ces termes :

Monsieur,

Nous nous connaissons depuis huit ans par l'intermédiaire du musée d'art contemporain Carré d'art de Nîmes et l'association des Amis de Musées, art contemporain et Beaux-arts de Nîmes, AAMAC. Vous êtes le premier mécène de notre musée d'art contemporain. Ce goût pour le mécénat de l'œuvre d'art, celle d'aujourd'hui, peut s'expliquer si l'on regarde attentivement votre vie et celle de votre famille.

Vous êtes né dans le Lot et Garonne à Clairac par une belle journée de printemps mais dans un contexte social et politique difficile, c'était le 26 juin 1940. Votre père Eric Boissonnas, après avoir occupé différents postes d'ingénieur, devient directeur technique du Groupe Schlumberger à New-Canaan en 1954, il avait épousé en 1935, celle qui sera votre mère, Sylvie Schlumberger. Il revient en 1958 en France où il décide avec sa femme de se lancer dans la construction d'un ensemble architectural de qualité : c'est l'aventure de Flaine qu'il finance seul avec son frère. Créée en 1968, dans le département de Haute Savoie, cette station a comme particularité d'être intégrée au paysage. L'équipe qui a

travaillé avec votre père a voulu et a réalisé « *un prototype d'architecture, d'urbanisme et de design à la montagne* » avec un musée à ciel ouvert dont *le Boqueteau* de Dubuffet et les *Trois Hexagones* de Vasarely. Aujourd'hui cette volonté a été reconnue avec le classement de l'Hôtel Le Flaine aux monuments historiques.

Sylvie Schlumberger avait deux sœurs. Une bonne fée avait sans doute assisté à la naissance de ces trois petites filles car chacune fut étonnamment talentueuse. A Nîmes nous connaissons plus particulièrement Anne Gruner-Schlumberger qui donna naissance à la Fondation des Treilles, « *un vaste endroit où tout peut se faire, où tout peut être dit* » pour citer votre tante. Sa collection composée des plus grandes signatures de l'art moderne, Henri Laurens, Hans Arp, Max Ernst, et autres encore vient d'être accueillie par le musée des Beaux-arts de Nîmes. J'avais organisé avec M. Trarieux, conservateur, une visite de l'exposition pour notre académie.

Nous connaissions, dans le cercle trop étroit de Carré d'Art, votre mère. Elle fut le premier mécène du fonds de documentation du musée et de la collection permanente. Elle fut entre 1980 et 1987 une présidente dynamique de la Société des amis du MNAM. Elle y lancera en particulier la « *Collection parallèle* », un pendant aux acquisitions officielles. Vous venez d'être élu vous-même au poste de président de cette société d'amis.

Dominique de Mesnil, la troisième sœur, fut, selon vous, responsable de cet intérêt familial pour l'art

contemporain de l'époque, aujourd'hui art moderne. Fondatrice de la Menil Foundation et la Menil Collection de Houston, sa collection comprend des œuvres de Jackson Pollock, Barnett Newman, Clyfford Still, Robert Motherwell, Willem de Kooning, Cy Twombly et Mark Rothko. Avec son époux, elle fait construire la chapelle Rothko, un sanctuaire dédié à toutes les confessions et où sont organisés des colloques. En 1984, nous avons pu découvrir une partie de la collection Ménéil exposée au Grand Palais à Paris.

Elles étaient mécènes avec la pleine connivence de leurs époux, mécènes plus que collectionneuses, honnêtes femmes dans tous les sens du terme, ne séparant pas leur passion artistique de leur vie civique et spirituelle.

Car elles furent engagées non seulement dans des fondations artistiques et musicales mais aussi dans de nombreuses œuvres humanitaires. Issues d'une grande lignée protestante, François Guizot homme politique, ministre, né à Nîmes, membre de l'académie de Nîmes un peu plus de 66 ans, élu à l'Académie française en 1836 où il joua un rôle important, était leur arrière grand père. Toute leur vie a été imprégnée par la rigueur, le sens du devoir, l'ouverture œcuménique qui vous caractérise également.

C'est auprès de toutes de ces hautes personnalités, membres de votre famille, que vous vous êtes construit. Si vous êtes né en France, votre parcours scolaire s'est déroulé aux Etats-Unis où vivaient vos parents entre 1946 et 1953 ce qui vous permet aujourd'hui de parler couramment américain.

Votre famille revenant s'installer en France, vous faites des études universitaires devenant en 1963 licencié en droit et licencié en sociologie, double cursus. En 1965, vous êtes diplômé de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Après quatre ans en tant qu'analyste financier à la banque NSM et à la BNP vous devenez entrepreneur, créant des entreprises. De 1971 à 1981, vous êtes gérant de SORENA, diffuseur de sièges en bois créés pour l'entreprise par des dessinateurs design. Dix années après vous vendez, pour devenir gérant de centres de loisirs à Strasbourg et à Paris de 1981 à 1994. Les hommes dans la famille sont sportifs, ils aiment le golf, création des Hauts de Nîmes, mais pour vous, si le sport n'est pas votre dérivatif premier, vous pensez aux sportifs, tennis, squash, danse, dans des salles que vous équipez. Et puis, vous vendez. Vous faites une expérience négative dans la marque Olivier Desforges de 1986 à 1997 mais vous créez parallèlement l'entreprise Sentou dont vous êtes le gérant depuis 1986 spécialité, meubles et objets de décoration. Depuis 1995, vous êtes président directeur général du groupe Hypromat (enseigne Eléphant bleu). Entrepreneur ingénieux qui sait vendre pour créer. Votre curiosité d'esprit est signe d'un dynamisme constant dans un monde de l'économie que vous connaissez bien.

Et votre engagement en tant que mécène ?

Vos premières rencontres avec l'œuvre d'art furent dans les salons de votre tante, Dominique de Menil, en Amérique. Accrochés sur les cimaises Max Ernst, Fautrier, Léger, Miro.

Votre œil d'enfant a regardé, enregistré. Vos parents, stimulés par votre tante Dominique, je l'ai déjà souligné, sont devenus eux-mêmes collectionneurs. Votre femme, Laure de Carbonnel, qui vous a quitté malheureusement après une longue maladie en 2005, était peintre elle-même et fort créatrice. Ensemble, vous parliez d'art comme vous parliez d'art avec votre ami artiste Eric Seydoux qui vous entraînait vers l'œuvre contemporaine. Comme votre famille, vous n'êtes pas uniquement collectionneur, vous êtes aussi mécène et c'est bien là où se situe l'exceptionnel. Qui n'a pas entendu parler de ces collectionneurs qui achètent des œuvres d'art comme but de placement pour les mettre ensuite dans leurs coffres-forts mettant sur les murs tendus de velours rouge de leurs salons, des copies de ces œuvres ? Cette attitude est à l'antithèse de celle de votre famille et de vous-même qui n'avez de cesse de créer des fondations pour faire œuvre de mécénat. Ainsi vous êtes le premier mécène du musée national d'art moderne, Beaubourg, dont vous êtes l'un des administrateurs et vous êtes le premier mécène du musée d'art contemporain de Nîmes. A Nîmes, par l'intermédiaire de la Fondation Clarence Westbury, que vous avez créée en 1980 et dont vous êtes président, et dans le suivi de la Fondation Scaler créée par vos parents, vous avez offert au moins 16 œuvres signées Bustamante, Sugimoto, Bublex, Valérie Favre, Walid Raad et...je ne les cite pas tous. Mécène attentif, vous ne décidez pas de l'achat de l'œuvre que vous voulez offrir à la ville, mais vous retrouvez dans les galeries d'art, chaque

année Madame Cohen, ancien directeur du musée et Monsieur Bob Calle, qui a voulu créer avec Monsieur Bousquet, alors sénateur-maire de la ville, le Carré d'art.

Nous le savons, aujourd'hui plus que jamais, les musées de France ont besoin de mécènes pour enrichir constamment les collections permanentes. La journée du 22 novembre 2010 organisée au musée d'art contemporain de Nîmes présentait la totalité de vos donations, vous rendant hommage, comme le musée national d'art moderne, Beaubourg avait rendu hommage à vos parents en organisant une exposition « La culture pour vivre, de Georges Braque à Aurélie Nemours » en septembre-décembre 2002. Vous accompagnez l'histoire de ces deux collections comme vous participez largement à la diffusion de l'art contemporain en France.

Il faut croire que l'amour de l'art, comme la générosité, se transmettent de génération en génération. Jean Cardot de l'Académie nationale des Beaux arts lors du discours de réception le 12 décembre 2011 de M. Laurent PetitGirard, un ami de vos parents, rendait hommage et je le cite à « *l'étonnant mécénat d'Eric, Sylvie et Jacques Boissonnas, qui, ne mesurant ni leur temps ni leur engagement, vous ont aidé à réaliser plusieurs de vos rêves les plus chers* ». Car à côté de l'art plastique, il y a aussi la musique, n'êtes-vous pas Président de l'association Promotion Musique, Musiciens Français, comme vous êtes aussi impliqué dans des associations sociales et humanitaires, aide aux plus déshérités,

aux sortants de prison, à la recherche médicale contre le cancer. Chevalier de la Légion d'honneur, signe de reconnaissance de la nation, ce qui vous tient le plus à cœur est, je le pense, l'affection que vous portez à vos deux filles, Clémence et Dorothée.

Vous aimez la discrétion à votre égard, aussi pardonnez-moi, Monsieur, mais mon devoir était de vous présenter, bien mal d'ailleurs. Derrière l'entrepreneur audacieux, il y a le fils fidèle aux engagements de ses parents, il y a le mécène enthousiaste et généreux, il y a l'académicien que nous sommes heureux d'accueillir au siège de Jean Marie Granier. Si vous avez eu pendant un certain temps une maison secondaire dans les Cévennes, et bien que vous habitiez Paris, votre devoir moral auprès de cette maison est de vous souvenir qu'elle attend de vous des communications, selon votre rythme.

Madame Hélène Deronne donne ensuite la parole à Monsieur Jacques Boissonnas.

Monsieur Jacques Boissonnas s'exprime en ces termes :

Madame le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames, Messieurs,
Chers Amis,

Madame le Président, je vous remercie très chaleureusement pour vos propos si bienveillants à l'égard de ma famille et de moi-même. C'est sur la proposition du Président et à votre vote, Mesdames et Messieurs les Académiciens, que je dois le très grand honneur et la grande joie d'être reçu dans cette belle et ancienne Académie. On dit parfois que le bonheur, c'est l'espace entre la réalité et les attentes. Mon espérance d'être un jour parmi vous était aussi mince que la réalité d'aujourd'hui est belle.

Si je connais quelques membres de cette Compagnie, que j'ai beaucoup de joie à voir ici, je me réjouis aussi des rencontres que suscitera ma participation aux travaux de cette assemblée. Je ne peux manquer de penser à mon arrière, arrière, arrière grand-père François Guizot, qui a siégé ici pendant 67 ans, de 1807 à 1874. Mais cette protection n'enlève rien à l'humilité que je ressens à succéder au graveur Jean-Marie Granier, grand artiste, mais aussi académicien, professeur et directeur de musée. Venant après lui, j'ai l'honneur et le plaisir d'évoquer sa vie et son œuvre. J'avoue que je ne connaissais pas cet artiste, mais la petite excuse est qu'il ne cherchait pas à être connu. J'ai découvert les aspects divers, l'évolution d'une œuvre avec laquelle je me sens de vraies affinités.

Je vous propose d'évoquer Jean-Marie Granier en retraçant d'abord son enfance et ses années d'apprentissage ; puis en vous montrant, à l'aide de projections, l'évolution de son art ; et enfin en parlant de ses autres rôles dans la société. Il y a parmi nous des personnes qui ont été, à des titres divers, très

proches de Jean-Marie Granier : sa galeriste à Nîmes et auteur d'une thèse sur l'artiste, Madame Danièle Crégut ; et Monsieur Jean-Louis Vidal, ancien élève et Président du Centre d'Art Jean-Marie Granier. Je me réjouis beaucoup de cette présence, et les remercie pour les informations qu'ils m'ont apportées. En même temps, je demande de l'indulgence pour mes commentaires sur un sujet qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi.

1. L'enfance et les années d'apprentissage :

Jean-Marie Granier naît à Lasalle en 1922 d'un père artisan ferblantier. La famille a la particularité d'être d'origine protestante, mais récemment convertie au catholicisme. On est dans un monde rural austère, où l'on respecte la vie, se soumet aux phénomènes naturels et travaille beaucoup. Le paysage environnant est beau, aride.

Le père a le goût du travail bien fait, et trouve du plaisir dans la qualité des produits plus encore que dans le développement de son chiffre d'affaires. La mère est une intellectuelle, qui a de l'ambition pour ses deux fils. Elle n'a pas fait d'études, mais elle n'a pas cessé de se cultiver. A 13 ans, elle apprend rapidement à tenir l'orgue de l'église et restera attachée toute sa vie à cet instrument. L'orgue est difficile et austère: on le joue avec les mains et les pieds et le plus souvent, la musique est religieuse.

Le goût précoce de Jean-Marie Granier pour la lecture lui vient certainement de sa mère. Dès 6 ans, on le trouve installé

dans le grenier lisant des classiques comme l’Odyssée. Entré en 6° chez les Maristes d’Aubenas et il s’y réfugie quand il peut dans la lecture de Racine, Chateaubriand ou Victor Hugo. En même temps, il dessine déjà beaucoup.

Enfant rêveur, lecteur, Jean-Marie Granier sera aussi un adolescent passionné, violent parfois. « Violent, mais non révolté » précise-t-il lui-même. Cette violence trouve un exutoire dans le sport. Jean-Marie Granier est excellent joueur de football. Pendant la guerre, il est appelé dans les Chantiers de Jeunesse et sort avec un diplôme qui pourrait le conduire à devenir professeur d’éducation physique. Il est gourmand de l’existence, mêle travail solitaire et solides amitiés.

En 1945, Jean-Marie Granier s’inscrit pendant un an à l’Ecole des Beaux-Arts de Nîmes et l’année d’après, à celle de Paris, où il étudiera jusqu’en 1950. Il dit que c’est « le hasard des rencontres » qui l’orienta au sein de l’école vers la gravure. Jean-Marie Granier raconte, dans un interview recueilli par Danièle Crégut : « nous sortions de la guerre, on arrivait, on avait envie d’être artistes, sans trop savoir quelle était la discipline qu’on allait choisir, dans laquelle on allait se produire, peinture, sculpture, dessin. On n’avait pas choisi. » Il apprend la gravure dans l’atelier de Robert Cami où il rencontre sa future épouse, Josée Dirat, qui à 17 ans, était la benjamine de l’école.

Jean-Marie Granier sort des Beaux-Arts en 1950.

2. L'œuvre d'artiste de Jean-Marie Granier :

Jean-Marie Granier a beaucoup et constamment travaillé. Il a produit plus de 2 500 estampes et autant de dessins et lavis. Il a pratiqué 2 types de gravure :

- la gravure à la pointe sèche : on tient un instrument métallique de la forme d'un crayon et on dessine directement sur la plaque. Le geste est beaucoup plus libre et rapide que pour la gravure au burin.
- C'est celle-ci qu'a le plus pratiquée Jean-Marie Granier. Elle exige un lent tracé. Une courbe nécessite que l'on tourne la plaque.

La gravure est toujours une ascèse. L'œuvre ne peut pas être très grande. Par contre, la gravure permet des effets fins et subtils, minutieux. Si l'on peut obtenir des œuvres colorées, avec un passage de plaque par couleur, Jean-Marie Granier s'est toujours cantonné au trait noir sur papier blanc.

Pourtant, Jean-Marie Granier déclarait son « extrême contentement à graver ». Il aimait la pression de l'outil dans le creux de la paume, la spirale de métal devant l'entaille creusée par la pointe du burin et aussi le silence et la solitude dans lesquels on travaille.

Avant de vous montrer un choix d'œuvres de Jean-Marie Granier, je voudrais essayer d'indiquer ce qu'il voulait exprimer, tel que je le comprends.

Toute sa vie, Jean-Marie Granier a contemplé les bois et les montagnes, les cours d'eau de sa région natale. Il s'intéressait à une grande variété de sujets, depuis les paysages jusqu'aux

insectes en passant par les plantes, les pierres et les oiseaux. Une constante de son travail sont aussi les nus qu'il dessinait souvent.

Jean-Marie Granier se remettait sans arrêt en question. Il travaillait à plusieurs séries à la fois et a beaucoup évolué. Le sens de l'œuvre part de représentations assez figuratives, bien que sans perspective, pour aller vers ce qui nous paraît de plus en plus abstrait. Jean-Marie Granier cherche à traduire et utiliser l'émotion que produit en lui la contemplation du monde, mais il veut aussi trouver une cohérence du monde. Il y aurait une unité du monde à retrouver. Les « signes », comme il les nomme, sont des fragments de la réalité qu'il souhaite utiliser en une écriture traduisant un monde total : sensations visuelles, mais aussi olfactives, sonores et autres.

Il s'agit là bien entendu d'une connaissance poétique et totalement subjective. Jean-Marie Granier ne se leurre pas et sait qu'il est dans un ordre rêvé.

Jean-Marie Granier a travaillé par suites. Il prenait le même sujet et en faisait des variations, sur une courte période ou pendant des années. On a donc à choisir entre une présentation chronologique et un suivi des séries. L'ordre chronologique permet de voir les différentes directions que suivait simultanément l'artiste.

Le choix des œuvres qui suit est nécessairement personnel.

- 1950 à 1959 : En 1950, année de sa sortie des Beaux-Arts, Jean-Marie Granier grave « *la femme nue dans un intérieur* » dont Danièle Crégut a souligné qu'il contient

beaucoup d'éléments du travail à venir : les thèmes, qui seront repris au fil des ans: le paysage, la nature morte, la figure ; le nu sera également un thème, mais il sera traité très différemment du reste. la composition : il n'y a guère de perspective, les vides et les pleins alternent ; on discerne des plans, mais ils sont plats. la correspondance entre les courbes du corps de la femme et les courbes du paysage. En cette même année 1950, Jean-Marie Granier reçoit une bourse pour un séjour de deux ans à la Casa de Velasquez à Madrid. Il fait beaucoup de dessins qui lui servent ensuite à des gravures, telles celle-ci, traçant le mouvement du toréador avec sa muleta et ce paysage espagnol, qui a des similitudes avec « la femme nue dans un intérieur ».

- 1959 à 1968 : C'est une grande période, avec les séries des Destructures des Carrières de Beaucaire et des Cévennes. En 1963, à la suite d'un accident qui lui fait craindre de perdre la vue, Jean-Marie Granier rétabli éprouve le besoin de graver des objets exigeant une observation minutieuse. Puis il reprend sa route vers l'abstraction, notamment avec la Fenêtre de 1965.

- 1968 à 1983 : Pendant cette période, Jean-Marie Granier continue *les Cévennes* et initie *les Camargues*. La Camargue, ce sont des étangs et des horizons où la terre et le ciel se rejoignent. Les objets peuvent sembler se fondre les uns dans les autres. Les Figures, puis Courbes, montrent une veine minimaliste.

- 1984 à 2000 : Plus précisément de 1988 à 1994, Jean-Marie Granier grave les Grands Labyrinthes. Ce sont des planches de grand format, qui sont marquantes dans l'œuvre de Jean-Marie Granier. La suite Topologique clôt cette période.

- Après 2000 : Jean-Marie Granier fait des dessins colorés sur des quantités d'enveloppes qu'il reçoit. L'effet est évidemment très différent des œuvres précédentes.

Avec ses émoluments de professeur, Jean-Marie Granier n'avait pas besoin de vendre ses œuvres et il a très peu vendu. Il ne cherchait pas à être connu. Cependant, Danièle Crégut a organisé trois expositions dans sa galerie de Nîmes en 1972, 1975 et 1978. Une galerie parisienne a aussi montré les œuvres de Jean-Marie Garnier.

Jean-Marie Granier a eu des expositions significatives dans des musées et galeries :

- en 1983-84 au musée des Beaux-Arts de Nîmes ;
- en 2005, au Musée du Vieux Nîmes où ont été montrés ses dessins de tauromachie;
- en 2005 également, à la galerie Wildenstein de Tokyo;
- en 2011-2012 au Musée Voulard, à Avignon.

Jean-Marie Granier a aussi participé à de nombreuses expositions collectives.

3. Les autres activités de Jean-Marie Granier

A 37 ans, en 1959, Jean-Marie Granier se voit proposer un poste d'enseignant à l'École des Beaux-Arts de Nîmes. On dit

qu'il aurait pris sa décision en jouant à pile ou face. En tout cas, il réussit très bien. Jean-Louis Vidal, qui a été son élève vers 1962 ou 63, dit qu' « *après 3 semaines, nous dessinions tous comme lui* ». En fait, Jean-Marie Granier souhaitait aider chaque élève à trouver sa voie, sa vérité. Professeur exigeant, il savait susciter attachement et respect.

En 1976, Jean-Marie Granier est appelé à l'Ecole des Beaux Arts de Paris pour enseigner le dessin. Puis, de 1978 à 1988, il dirige l'atelier de gravure. Etre professeur, pour Jean-Marie Granier, lui permettait de vivre matériellement et lui laissait du temps pour sa création. Il pouvait grouper ses cours à Paris sur trois jours et passer le reste de la semaine à Lasalle.

En 1992, Jean-Marie Granier est successivement élu à l'Académie des Beaux-Arts et à l'Académie de Nîmes. Il participera activement à la vie de chacune de ces institutions.

En 2000, il est nommé directeur du Musée Marmottan. Il n'est pas préparé à cette mission et l'accepte avec appréhension, d'autant plus qu'il a déjà 78 ans et n'a jamais rien géré. Il doit résoudre des questions de personnel, de sécurité et bien d'autres encore. Il s'y engage pleinement. Sa grande intelligence des relations entre les personnes le fait bien admettre par le personnel. Son action s'oriente dans deux directions : la restauration des locaux et les expositions, parmi lesquelles celle de Frédéric Bazille en 2003 et surtout Camille Claudel en 2006.

Jean-Marie Granier sera directeur du Musée Marmottan jusqu'à son décès en 2007.

Madame le Président a présenté avec beaucoup de bienveillance ma famille et mes activités. Elle m'a demandé de me faire un peu mieux connaître, ce qui incite toujours à la prudence. Mais je vais essayer.

Mes parents considéraient que la chance d'avoir hérité devait avoir pour corolaire une autre chance, celle de pouvoir donner. Leurs années aux Etats-Unis les avaient largement confortés dans cette orientation. Vous connaissez tous la phrase de l'épître aux Corinthiens : *« j'aurais beau distribuer toute ma fortune, s'il me manque l'amour, cela ne sert à rien. »* Phrase très sévère et surtout que l'on peut inverser : en fait, nous savons tous qu'une sympathie naît spontanément avec les personnes et pour les institutions que nous pouvons aider.

Où est la source du plaisir que je peux avoir à aider le Carré d'Art ? Le mécénat est un acte collectif, une collaboration pour un but commun. Les œuvres qui ont pu être achetées pour le Musée grâce à ma fondation ont été choisies par Françoise Cohen, Bob Calle et moi-même. Nous nous rencontrions tous les trois dans les allées de la FIAC, échangeant nos trouvailles et fixant nos choix. J'ai beaucoup appris en écoutant Françoise Cohen et Bob Calle. En même temps, j'ai eu le sentiment de contribuer à orienter un peu la collection du Carré d'Art. La Présidente des Amis du Carré d'Art, également Président de l'Académie, Hélène Deronne, était impliquée dans le processus et les relations avec elle ont toujours été des plus intéressantes et agréables. J'emploie

l'imparfait, car Françoise Cohen a pris d'autres fonctions. Mais mon attachement pour le Carré d'Art reste le même.

Il y a un an, le Carré d'Art a exposé l'ensemble des œuvres données par les fondations de ma famille au fil des années. Cela formait une petite collection, plus cohérente que nous l'imaginions. Elle avait des aspects d'une collection privée, parce que les achats avaient été faits plutôt sur des « coups de cœur » que dans une démarche systématique. Voir une bonne collection privée est toujours passionnant. On y découvre un univers personnel, une histoire, des goûts. Parfois, le collectionneur vous explique qu'il a cessé d'acheter tel artiste parce qu'il est devenu hors de sa portée. Mais il a depuis trouvé des créateurs moins connus, qu'il vous fait découvrir. L'art dans les musées, c'est autre chose : des œuvres en général grandes, choisies par des spécialistes, parfois d'une valeur inestimable, groupées de façon ordonnée dans de belles et grandes salles blanches. Il y a en outre des ensembles d'œuvres d'un seul artiste, beaucoup plus nourris que chez les collectionneurs. Enfin des œuvres qui seraient dérangeantes chez soi le sont beaucoup moins dans un musée.

Comme l'a dit Madame le Président, c'est une sœur de ma mère, Dominique de Ménil, qui a initié l'ensemble de la famille, tout particulièrement ma mère, à l'art contemporain. Son appartement était rempli d'œuvres aussi magnifiques que diverses. J'ai commencé par acheter des œuvres d'artistes que j'avais vus chez elle ou chez Iolas, son galériste préféré : Martial Raysse, des masques africains, notamment. J'ai

toujours préféré des œuvres assez figuratives, ce qui m'a longtemps éloigné des œuvres les plus contemporaines. Pourtant avec le temps, mon goût change. C'est d'ailleurs une question complexe, de savoir pourquoi le goût dans une société ou chez un individu évolue. Chez ce dernier, il est évident que les visites d'expositions, l'influence de conservateurs ou collectionneurs respectés, les lectures, l'envie d'avoir « autre chose » conduisent à ouvrir de nouveaux champs de collection. Je chemine actuellement ainsi.

Madame le Président, chers confrères, soyez tous remerciés à nouveau de m'avoir accepté dans votre Compagnie.

De nombreux applaudissements clôturent cette cérémonie; et Madame le président invite les personnes présentes à se rendre dans les locaux du premier étage où Monsieur Jacques Boissonnas reçoit les félicitations de ses confrères et amis.

La séance est levée à 18 heures.

0-0-0

0